

BÉCASSINE

CHEZ LES ALLIÉS



BÉCASSINE

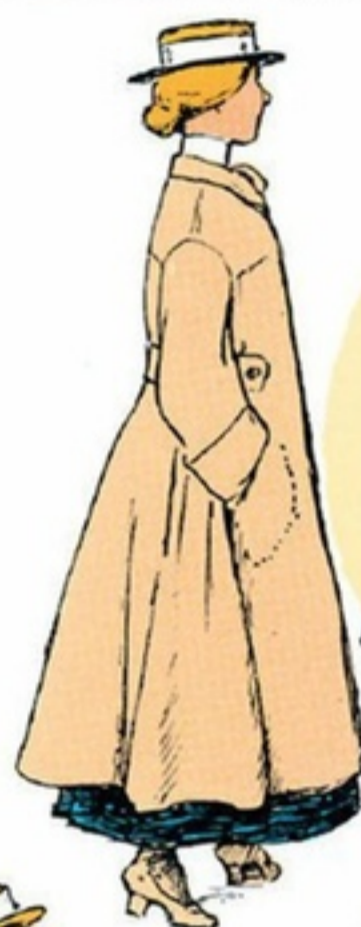
CHEZ LES ALLIÉS



Bécassine chez les Alliés



« Me voilà; c'est moi, votre Bécassine, bien contente de vous retrouver après une si longue séparation. Ce que j'ai pensé à vous! J'en perdais la tête.



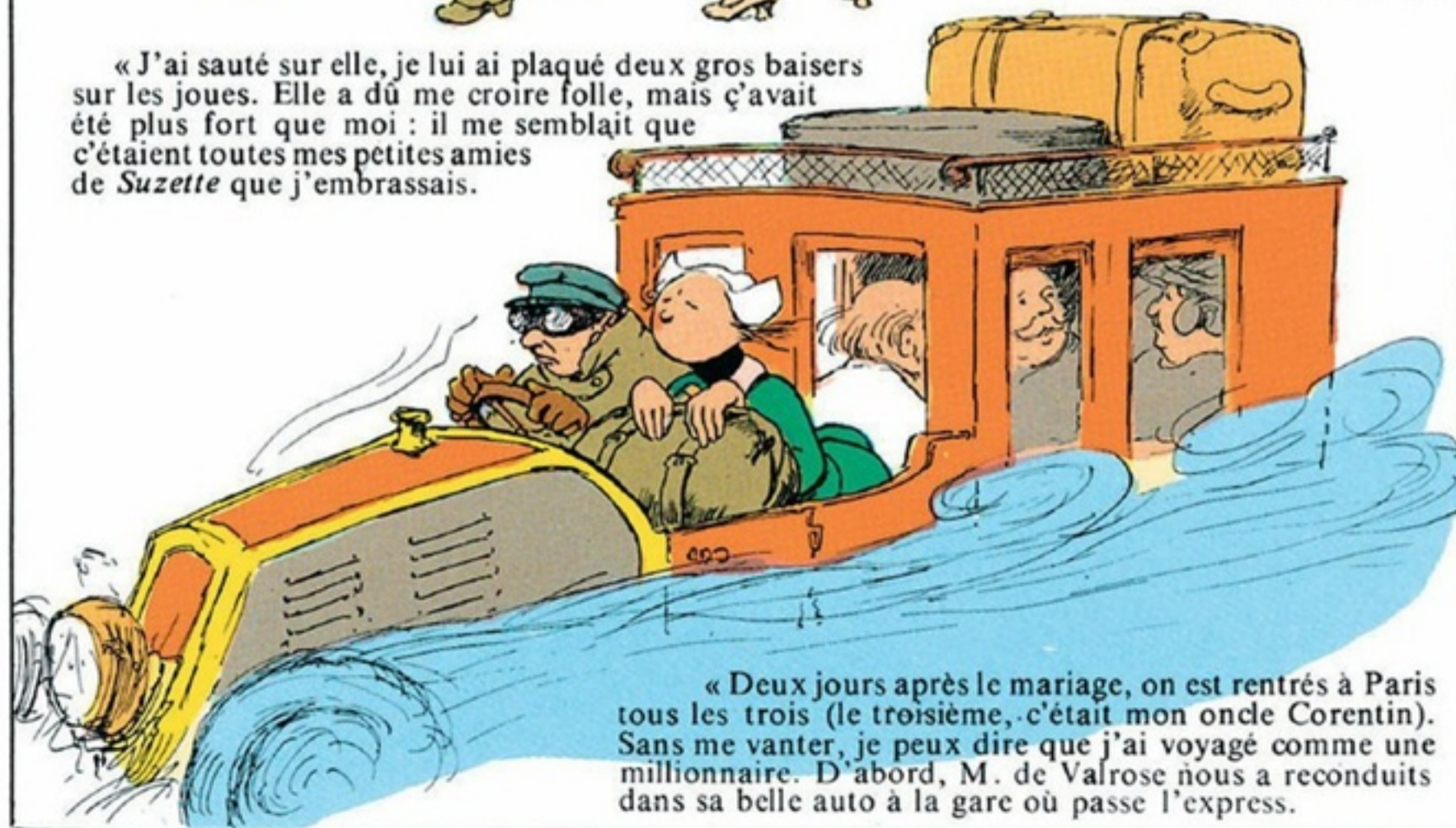
« Ainsi, tenez, pas plus tard que ce matin, j'ai croisé dans la rue une jolie petite fille qui allait au cours avec son institutrice, et qui, en marchant, lisait la *Semaine de Suzette*.



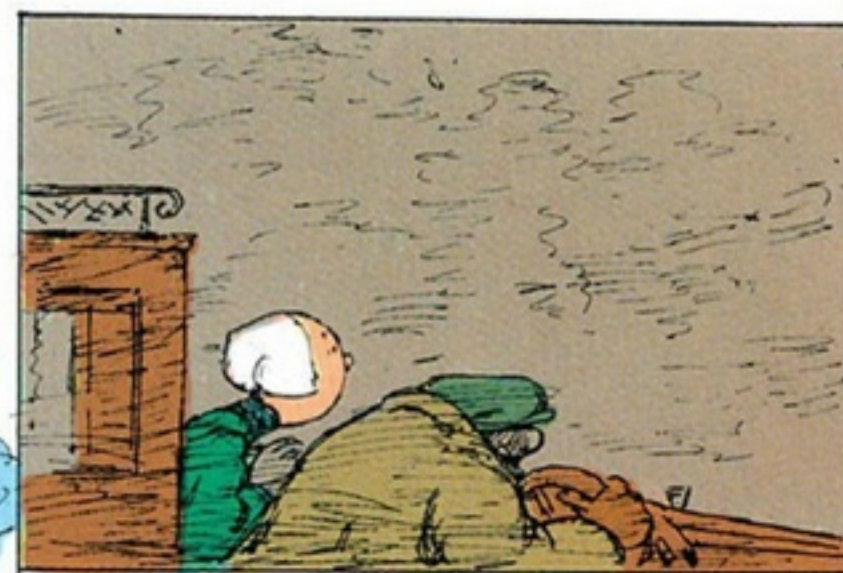
« J'ai sauté sur elle, je lui ai plaqué deux gros baisers sur les joues. Elle a dû me croire folle, mais ç'avait été plus fort que moi: il me semblait que c'étaient toutes mes petites amies de *Suzette* que j'embrassais.



« Mais je bavarde sur des choses sans importance, et j'ai tant d'aventures à vous raconter!.. Vous vous rappelez qu'à la fin de mon livre: *Bécassine pendant la guerre*, j'étais en Alsace, accompagnant ma bonne maîtresse, Mme la marquise de Grand-Air, au mariage de son neveu, M. Bertrand, avec Mlle de Valrose.



« Deux jours après le mariage, on est rentrés à Paris tous les trois (le troisième, c'était mon oncle Corentin). Sans me vanter, je peux dire que j'ai voyagé comme un millionnaire. D'abord, M. de Valrose nous a reconduits dans sa belle auto à la gare où passe l'express.



« C'est à près de 50 kilomètres; et tout le temps des montagnes, des forêts, des cascades. Enfin, un pays superbe. Je suis contente d'avoir vu ça, quoiqu'il y avait un tel brouillard, que j'ai rien vu du tout.



« A un endroit où on a grimpé une côte à pied pour se réchauffer, il fallait bien faire attention de ne pas s'éloigner : on se serait perdu. A dix mètres de distance, on avait l'air d'ombres chinoises... C'est amusant le brouillard, surtout dans un si beau pays !

« A la gare, Mme la marquise a dit que ça l'attristerait de voyager toute seule. Elle nous a payé des billets de première. L'oncle Corentin et moi, nous étions fiers; on tenait ses billets bien apparents, et on aurait été contents d'être vus par des gens de connaissance.



« On n'en a pas rencontré comme nous sommes des environs de Quimper, nous n'avons pas beaucoup de connaissances en Alsace, ça va de soi. On a fait ses adieux à M. de Valrose, qui a eu un mot gentil pour chacun. Ah ! c'est un bon monsieur !...



« A peine le train parti, Mme la marquise fait réflexion que l'oncle Corentin ne peut pas se passer de sa pipe, et comme elle est la bonté même, elle lui dit : « Vous pouvez fumer, monsieur Corentin; en ouvrant la fenêtre, ça ne me gênera pas. »



« Mais l'oncle sait ce qu'on doit aux dames. Il est allé s'asseoir dans le couloir, sur le strapontin, juste devant le compartiment.

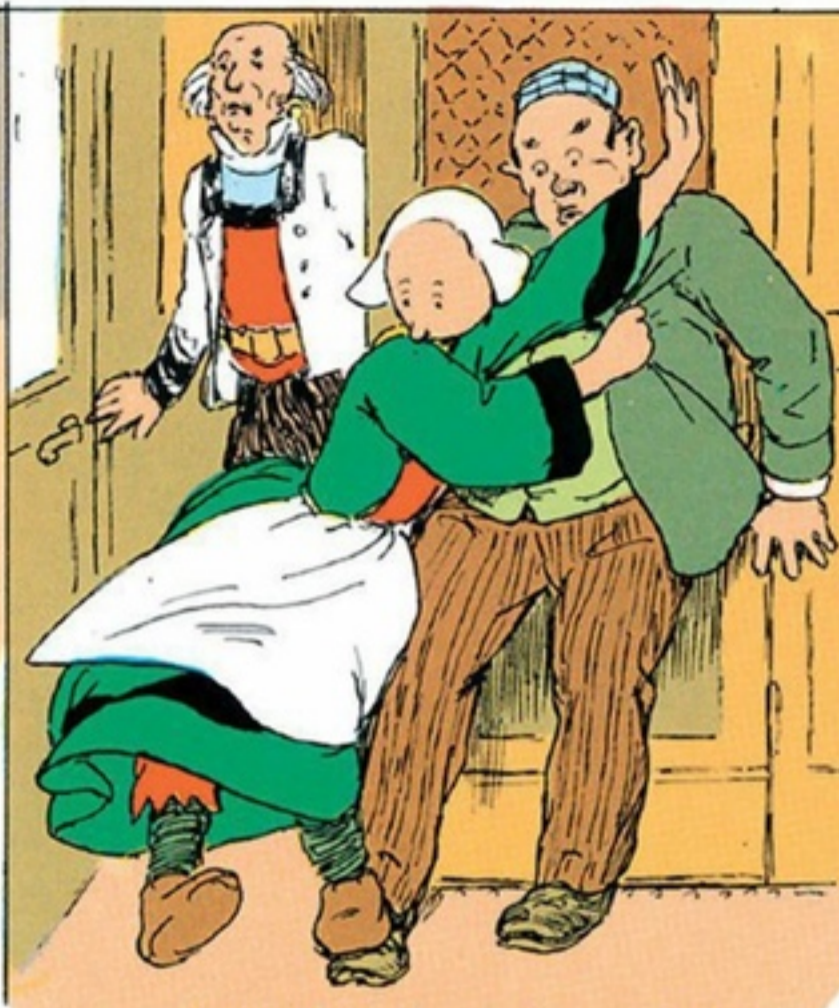


« L'oncle n'est passeulement brin bavard. Tout le temps, il ouvrait la porte, soufflait sa fumée, nous disait trois paroles, et puis refermait bien vite. Il avait l'air de mettre la fumée en garde chez nous. Naturellement, il ne s'en rendait pas compte, le cher homme.

« Je lui en ai fait la remarque, et il a été bien confus. Il est devenu tout rouge et il a présenté ses excuses à Madame. Elle ne lui en voulait pas du tout; même, ça l'avait amusée : elle riait d'un cœur !



« A une grande gare, je crois que c'était Troyes, Madame m'a envoyée lui prendre au buffet une brioche et un fruit; elle a dit que ça lui suffirait pour dîner, mais que l'oncle et moi nous allions au wagon-restaurant. Je disais non, par discrétion...



« ...mais, au fond, j'avais bien envie de voir comment c'est une salle à manger qui roule. On y a été en suivant les couloirs qui n'en finissaient pas, et où je manquais de dégringoler à chaque pas, tant on était secoués.



« Le dîner commençait, quand un petit bonhomme haut comme trois pommes, qui faisait le service, et qui portait le plateau des hors-d'oeuvre, se cogne à une table. Le plateau tombe, deux rapiers se cassent.



« Alors le domestique-chef accourt. Avec un air méchant, il dit au pauvre mioche qu'il sera renvoyé, qu'il paiera la casse. Le petit sanglotait, et il racontait que si on le renvoyait, sa mère, qui est réfugiée et malade, mourrait de faim.



« Alors, je lui ai dit: « Assieds-toi à ma place, mange mon dîner. Moi, je vais le faire, ton service; ça me connaît. » Le grand ne voulait pas; mais les voyageurs, qui étaient presque tous des officiers, ont crié après lui, et il n'a pas osé m'empêcher.



« A la fin du dîner, un lieutenant, que j'ai reconnu comme un ami de M. Bertrand, m'a dit: « C'est très bien, Bécassine, ce que vous avez fait. Maintenant, prenez mon képi, et quêtez pour votre protégé. »



« Je ne me suis pas fait répéter l'ordre. Comme ils sont bons et généreux, les officiers français! Ils donnaient des pièces blanches, même des billets de cinq francs. J'ai remis tout ça au petit réfugié. Il pleurait encore, mais de joie.



« Voilà l'histoire de mon voyage. J'ai rien à y ajouter, vu qu'aussitôt retournée dans le compartiment, j'ai dormi si fort, qu'à l'arrivée, Madame et l'oncle m'ont secouée pendant cinq minutes avant de me réveiller... Quel beau voyage! On peut pas faire plus beau!



« Avant de continuer mon histoire, j'ai à vous raconter une dépense folle que j'ai faite. C'était le matin qui a suivi notre retour. En me levant, je me suis aperçue que j'avais deux papillotes à mon bigoudi de devant. Je mets toujours deux papillotes quand je veux me rappeler...

« ...que j'ai à me rappeler quelque chose; c'est un bon système, mais le difficile c'est de me rappeler ce que je dois me rappeler. Ce matin-là, je ne me rappelais rien du tout. Alors, je m'assieds, je cherche, sans lâcher ma papillote.

« Tout d'un coup, ça me revient: ce que j'ai à me rappeler, c'est d'acheter un porte-plume pour remplacer le mien que j'ai quasiment mangé en cherchant mes phrases. Je m'habille, je fais mon lit en trois coups de poing...



« ...et je cours chez la papetière. « Si vous plaît, Madame, je voudrais un bon porte-plume. C'est pour écrire mes mémoires. — On ne se sert plus de porte-plume, mademoiselle; les stylos sont préférables, surtout pour la littérature. — Ça met-il donc l'orthographe tout seul? — Ça y aide... Tenez, voilà un stylo du dernier modèle.

« — Et ça vaut? — Quatorze francs vingt-cinq. » Ça m'a donné un coup dans l'estomac; pensez donc, je ne voulais pas dépasser six sous! Mais des dients nous écoutaient, j'ai eu peur d'être prise pour une pauvre et j'ai acheté le stylo... par orgueil, faut bien l'avouer. L'orgueil, c'est mon péché mignon, je m'en accuse chaque fois que je vais à confesse, et je recommence toujours.



« C'est cher, un stylo, mais c'est pas commode. D'abord, pour le remplir, c'est tout un aria. Je ne savais pas bien manoeuvrer la petite pompe en caoutchouc; j'ai fait tomber par terre toute l'encre, et ça m'a forcée à frotter pendant une heure le carreau de ma cuisine.

« Et puis, tantôt l'encre ne vient pas; tantôt elle vient trop. Ainsi, juste au moment que je vous parle, elle coule comme une fontaine. J'en ai plein les mains, et je ne serais pas étonnée de m'en être un peu barbouillé la figure.

« Je vous dis tout ça pour m'excuser par avance: si vous trouvez mes histoires mal racontées, vous saurez maintenant que c'est la faute au stylo.

« J'avais perdu du temps avec cet instrument de malheur et il était tard quand j'ai porté à Madame son chocolat.



« Elle était encore couchée. Elle s'est dépêchée de se lever et de passer sa robe de chambre et elle a dit: « Ce sera une journée fatigante; il faut remettre de l'ordre dans l'appartement, il en a besoin. »

« Oh! oui! qu'il en avait besoin! Pensez donc: plus d'un an qu'il n'avait pas été habité! Nous sommes entrées dans le salon, et en voyant tout ce qu'il y avait à faire, je suis tombée assise, de découragement, sur le grand tapis roulé en un gros rouleau.

« C'est pas que je sois paresseuse de ma nature, mais le plus dur, pour moi, c'est de me mettre en train. Quant à Madame, elle va toujours tout droit à son devoir. Pendant que je me prélassais, déjà, elle retirait les housses, les pliait soigneusement.



« Ca m'a fait honte plus que si elle m'avait grondée. J'ai été demander à l'oncle Corentin de me donner un coup de main. A nous deux, nous avons fait le gros ouvrage, pendant que Madame s'occupait des bibelots, des vitrines, des choses fines, quoi! des choses de dames.



« On a soufflé un peu en déjeunant; et puis je me suis remise à la besogne. J'y allais de bon coeur, je vous assure. J'étais lancée, j'étais en train; je brossais, je secouais, je tapais de toutes mes forces et, sans même m'en apercevoir, je criais... des choses que vous saurez tout à l'heure.



« Pendant ce temps-là, Madame était dans son boudoir, sur la chaise longue; un peu fatiguée, elle faisait une petite sieste. Malheureusement, le train que je menais l'a réveillée.



« Elle est entrée dans le salon sans que je m'en aperçoive. Quand elle m'a parlé, je suis restée pétrifiée, ma tapette en l'air. Elle m'a demandé:



« Quest-ce que cela signifie, Bécassine? Je vous entends crier: *Tiens, sale Boche! Voilà pour toi, sale Boche! En veux-tu encore, sale Boche?...* Et je vous trouve seule. A qui en avez-vous? »



« Alors, j'ai pas pu m'empêcher de rire. J'ai expliqué: « Voilà, Madame, c'est le tapis et les fauteuils que j'appelle sales Boches... Ça me donne du courage pour taper dessus. »

BÉCASSINE, TOME 0 : BÉCASSINE CHEZ LES ALLIÉS

Sommaire

Guide

Couverture

Page de titre

Texte